

## LA LOUVE

L'animal : la louve

Les mots : Allaiter, protectrice, homme, chaleur, nourrir, omnisciente / La montagne / Grognier / Jaune / Adulte.

Je suis la louve. J'appartiens à ma tribu.

Nous, les loups, sommes dépendants les uns des autres. Nous ne pourrions pas vivre seuls, ceux qui vivent seuls sont les loups blessés, meurtris et perdus.

J'aime m'asseoir au sommet de la montagne que nous parcourons et regarder la terre, et que mon regard se perde au loin, très loin à l'horizon et détaille chaque ligne, courbe, chaque changement de paysage, et apprécie chaque nuance de vert, les arbres sont porteurs de multiples messages d'espoir. Alors, je pressens ce que pourrait être cette qualité que l'homme considère inatteignable qui se nomme l'omniscience (qui sait tout, universel). D'ailleurs, ce n'est pas tant le mot qui m'importe que sa vibration, percevoir toute chose sans pour autant s'en saisir. Être un réceptacle. Pur réceptacle.

Je suis mère depuis bien des lunes, mes petits sont aujourd'hui des adultes protecteurs, qui nourrissent la tribu par les proies qu'ils chassent et ramènent. Mes filles, mères à leur tour, allaitent leurs petits, les sécurisent par leur chaleur, et perpétuent instinctivement notre lien à l'invisible où, entre autres, nous retrouvons nos frères et sœurs de l'au-delà.

Nous sommes solidaires.

Je suis adulte moi aussi, encore dans la force de l'âge, je vois poindre le temps de la vieillesse et je l'attends, sereine. Ici, il n'y a pas de jalousie qui persiste. Chacun reconnaît sa place, son rôle ; alors chacun reconnaît la place et le rôle de chacun. Il n'y a pas de guerre. Et si nous grognons, c'est qu'un danger approche. Le vent toujours nous prévient, car chaque souffle d'air, même léger, porte des odeurs particulières. A nous d'être attentifs !

Mais il est un domaine que nous, les louves, ne savons pas bien partager aux autres, ce sont nos douleurs, nos tristesses, nos désespoirs, nos terreurs, nos rages. Alors, nous partons, solitaires, par les grandes forêts, nous marchons parfois plusieurs heures avant de trouver un lieu propice à notre état. Arrivées en ce lieu que nous reconnaissons parce qu'il nous appelle et nous attire inéluctablement, nous cherchons patiemment l'emplacement exact qui attend notre corps. Là, nous nous posons, fermons un instant les yeux, silencieuses, plongeant en nous-mêmes, cherchant alors à nous rapprocher au plus près de cette source noire, intérieure, qui contient notre peine et nous laissons sortir en un hurlement long, ininterrompu, les sons gris. Les sons déchireurs de la nuit. Les sons agonie, les sons funestes, les sons rouge sang, jaune orangé, devastateurs. Tous ces chants que bien souvent, la lune, ronde ou en croissant, entend, silencieuse.

Là, nous hurlons, immobiles, notre impuissance.

**Hélène NAUDY**